

De la Pédagogie

Dans ses Rapports

avec la Démocratie

CONFÉRENCE

Faite, à Troyes, le 28 Mai 1903

A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE

l'Association Amicale des Instituteurs et Institutrices
publics laïques de l'Aube

Par M. le Docteur  ROLPHE PINARD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

MEMBRE DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ

TROYES

IMPRIMERIE G. ARBOUIN

126, Rue Tiers, 126

1903

De la Pédagogie

Dans ses Rapports

 avec la Démocratie

CONFÉRENCE

Faite, à Troyes, le 28 Mai 1903

A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE

l'Association Amicale des Instituteurs et Institutrices
publics laïques de l'Aube

Par M. le Docteur ADOLPHE PINARD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

MEMBRE DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ

TROYES

IMPRIMERIE G. ARBOUIN

126, Rue Thiers, 126

1903

De la Pédagogie

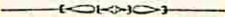
dans ses rapports avec la Démocratie

CONFÉRENCE

Faite, à Troyes, le 28 Mai 1903

PAR

M. le docteur Adolphe Pinard



Mesdames, Messieurs,

J'ajouterai même immédiatement, si vous le voulez bien, mes chers collègues, car comme je vous le dirai tout à l'heure, j'ai eu l'occasion cette année de réaliser l'un de mes rêves, en faisant dans une Ecole Primaire ce que j'aurais voulu faire depuis longtemps. Je me suis efforcé d'être à votre hauteur, en parlant à des enfants et voilà pourquoi je me permets de vous dire : mes chers collègues, mes chers camarades.

Je dois vous avouer tout d'abord que lorsqu'en Espagne, j'ai reçu la lettre de votre si dévoué et si sympathique Président, M. Bernot, me proposant le grand honneur qui m'est échu aujourd'hui, je fus quelque peu surpris. Immédiatement, j'entrevis pour vous une déception, me rappelant que l'année dernière à pareille fête, vous aviez pour la présider deux hommes : l'un, l'apôtre de la Paix, l'autre, l'apôtre de la Raison ! Vous comprendrez facilement, je pense, mes hésitations à accepter le périlleux honneur de succéder à ces deux éminents citoyens, dont l'un s'appelle *Frédéric Passy* et l'autre *Ferdinand Buisson*. (*Applaudissements.*)

Je me suis demandé aussi pourquoi cette invitation m'était venue. Certes, je sais depuis longtemps quels sont les sentiments, — toujours trop bienveillants de votre Président à mon égard, mais laissez-moi croire que cette seule raison n'a pas été la cause qui me fit appeler à occuper cette place, alors que tant d'autres avaient de meilleurs

titres que moi. Je pensais que, si vous m'aviez fait le grand honneur de m'inviter, c'est que vous saviez combien j'aime mon pays natal d'une part, et que, d'autre part, vous n'ignorez pas davantage l'étendue de mon estime et de ma reconnaissance pour les Instituteurs et les Institutrices laïques. Et, finalement me rappelant que je n'avais été qu'un élève d'École primaire, je crus pouvoir m'acquitter d'une dette de reconnaissance en acceptant cet honneur comme un devoir. (*Applaudissements.*)

Ma détermination étant prise, je me demandai alors comment je m'efforcerais de remplir ma tâche ? on réclamait le titre de ma conférence ; après réflexion, j'envoyai ce titre prétentieux : **de la Pédagogie dans ses rapports avec la Démocratie.**

Or, je n'ai point l'intention de vous faire une conférence, encore moins une leçon, puisque je ne dois parler que de choses vous étant connues. Notre entretien ne sera donc qu'une causerie. Je vous prie même de ne voir en moi qu'un compatriote ou, si vous aimez mieux, et ce sera plus vrai, un ami, venant ici vous faire part de ses observations, de ses méditations comme *puériculteur*.

Cela dit, j'entre maintenant dans le vif du sujet.

Vous avez tous cette habitude excellente, lorsque vous traitez un sujet quelconque de définir les termes dont vous allez vous servir. Eh bien, je vais me permettre, moi aussi, de définir les deux termes ou plutôt les deux choses dont je vais vous parler : PÉDAGOGIE d'une part, DÉMOCRATIE d'autre part.

Est-ce en raison de mon mauvais caractère ? Est-ce parce que je suis resté paysan (*Rires*) et par cela même simpliste que je suis l'ennemi des définitions alambiquées, scientifiques et obscures ? Je ne sais. Mais il en est ainsi, je n'aime que les définitions claires, facilement, très facilement compréhensibles.

Or, j'ai cherché en vain depuis longtemps une bonne définition de la pédagogie — bonne pour moi bien entendu. — Pour cette raison, si vous le voulez bien, nous définirons la PÉDAGOGIE : *La science qui a pour but la culture des jeunes générations au point de vue physique, intellectuel et moral.*

Il me semble que cette définition est aussi simple, aussi précise, aussi complète que possible et met parfaitement en évidence le sens étymologique du mot. Quant à la *Démocratie*, sa définition a été donnée depuis longtemps. Ce mot veut dire, vous le savez tous : Gouvernement dans lequel le Peuple est souverain.

Cette signification des deux termes étant admise, le rôle du pédagogue nous apparaît immédiatement avec son importance et sa grandeur.

Les Institutrices doivent préparer leurs élèves de telle façon qu'elles deviennent de véritables femmes, de véritables mères ; les Instituteurs doivent préparer les garçons à se conduire plus tard en véritables citoyens dignes d'une démocratie. Car, il faut bien qu'on le sache,

s'il n'est pas un gouvernement qui donne autant de droits qu'un gouvernement démocratique, il n'en est pas qui exige autant de devoirs, j'allais dire autant de vertus, de la part de tous les citoyens. (*Applaudissements.*)

Ceci dit, demandons-nous quels sont, à l'heure actuelle, les rapports de la Pédagogie avec la Démocratie ?

Vous savez tous mieux que moi, ce qu'a fait depuis plus de vingt ans le gouvernement de la République pour développer l'instruction et l'éducation de la jeunesse française, je n'ai rien à rappeler à ce sujet ici. Mais tout a-t-il été fait ? Je ne le crois pas. Reste-t-il encore beaucoup à faire ? J'en suis absolument convaincu. L'enseignement fondamental du peuple souverain n'est pas encore ce qu'il doit être.

Mais avant de rechercher comment il doit être dirigé, il me paraît indispensable d'ouvrir une parenthèse afin de bien nous entendre sur son essence.

A notre époque, où nous avons à lutter contre tant d'influences ataviques, il règne encore une foule de préjugés qu'on ne peut faire disparaître définitivement. Il en est de ces préjugés comme du chien-dent, arrachés ici, ils repoussent là et en somme nous imprègnent toujours.

Ainsi, pour un grand nombre de personnes, *l'enseignement*, dit *primaire* est d'essence, de nature différente de *l'enseignement* dit *secondaire*, et il leur paraît que si le premier convient aux enfants du peuple, le second doit être réservé aux enfants des classes dites élevées, aux enfants des bourgeois. (*Applaudissements.*) Il faut à ces derniers dès le début de leurs études quelque chose de bien plus élevé que ce que l'on apprend ou peut apprendre à l'école primaire !

Voilà ce que beaucoup d'honnêtes gens, même des universitaires, pensent encore aujourd'hui ! (*Applaudissements.*) C'est ce chien-dent qu'il faut définitivement arracher. Et pour cela, il est nécessaire, il est indispensable de bien montrer ce qu'est, ce que doit être l'enseignement populaire que le Gouvernement de la République veut donner à tous les enfants de France.

Il faut démontrer que cet enseignement fondamental est aussi nécessaire à tous les enfants que l'est le lait maternel pour qu'ils se développent normalement. Est-ce qu'on donne une autre nourriture aux enfants des classes bourgeoises qu'aux enfants des masses populaires ? Elle est la même pour tous, et il doit en être ainsi de l'enseignement. (*Applaudissements.*) Quand tous nos enfants auront bénéficié de cette première culture, de cet enseignement fondamental, alors seulement, suivant leurs aptitudes et leurs moyens, ils seront appelés à bénéficier de l'enseignement dit professionnel, secondaire ou supérieur. (*Vifs applaudissements.*)

Donc, à la Pédagogie appartient cette belle, noble et re-loutable tâche de préparer l'avenir de tous les enfants de France.

Voyons la maintenant à l'œuvre, c'est-à-dire aux prises avec les difficultés de l'application, c'est-à-dire de la réalité.

Comment se fait à l'heure actuelle *la culture physique* ?

Les enfants que vous recevez dans vos écoles, sortent ou devraient sortir, passez-moi cette expression, des mains des puériculteurs. Mais nous ne faisons de la puériculture que depuis bien peu de temps, hélas ! Les conséquences de cette puériculture ne sont pas encore accusées et vous recevez bien trop d'enfants chétifs, malingres ou mal développés.

J'espère qu'avant longtemps, les parents voudront bien s'inspirer des conseils des puériculteurs et vous enverront alors des enfants ayant beaucoup plus d'aptitudes à s'imprégner de vos méthodes et de vos conseils. Quoi qu'il en soit, prenons les choses comme elles sont. Quelle va être la culture physique des enfants qui arrivent à l'école ?

A l'heure actuelle on a construit dans presque toutes les communes de France des maisons d'école. Maisons d'école que quelques-uns trouvent trop belles, maisons d'école que je ne trouve pas, moi, assez monumentales. Pour moi, au lieu d'être à l'abri ou à l'ombre d'un autre monument, l'Ecole doit tout d'abord frapper le regard, c'est l'Ecole qui doit tout dominer dans la commune. (*Applaudissements.*) Et j'espère qu'avant longtemps elles seront assez nombreuses, assez spacieuses pour qu'on ne soit plus obligé de mettre aucun petit français ou aucune petite française... à côté. (*Applaudissements enthousiastes.*) J'admets que les écoles soient suffisantes et qu'elles aient été toutes construites suivant les règles de l'hygiène. L'orientation est bonne, le cubage d'air de chaque salle a été bien calculé et réalisé pour le nombre des élèves, l'éclairage est parfait. Est-ce que cela suffit pour que les règles de l'hygiène soient bien observées dans les écoles ? assurément non.

Que de choses à faire pour que le fonctionnement hygiénique d'une Ecole soit convenable ! Que de mauvaises habitudes à faire disparaître, que de bonnes à prendre ! Je suis certain que si j'allais dans la plupart de vos écoles, j'y rencontrerais plus souvent le balai que l'éponge.

Et cependant, l'on sait aujourd'hui le danger que fait courir la dissémination des poussières ; danger qui menace non seulement les élèves mais encore les Instituteurs et les Institutrices, et vous savez trop quels sont les ravages de la tuberculose dans le corps universitaire ; danger que la substitution de l'éponge ou du linge mouillé au balai ferait disparaître.

Mais la bonne volonté, votre bonne volonté ne suffit pas. Je sais combien j'ai eu à lutter dans mon service d'hôpital pour faire définitivement disparaître le balai et la tête de loup. Et si j'ai été victorieux définitivement, ce n'est pas seulement parce que j'ai lutté avec la ténacité champenoise, mais bien plus parce que j'ai fini par rencontrer des appuis. Or, il faut le reconnaître, il faut le proclamer, ces

appuis vous manquent encore presque partout à l'heure actuelle. Là où l'on devrait vous soutenir, vous ne rencontrez le plus souvent que l'indifférence, l'inertie ou la mauvaise volonté. (*Applaudissements.*)

Tenez, j'aperçois au fond de la salle la physionomie d'un homme, que j'aime bien, qui s'appelle M. Regnault, instituteur à Méry-sur-Seine, je reconnais également la figure si sympathique de notre secrétaire de la Mutualité scolaire, M. Choiselat, instituteur à Vallant-Saint-Georges, tous deux veulent la propreté vraie, la propreté hygiénique et non apparente de leur école, sont-ils arrivés à l'obtenir? non. — Pourquoi? De par cette raison toujours la même et que vous connaissez certes tous, à savoir que les municipalités ne joignent pas leur action à la vôtre.

Un homme seul, quel que soit l'intensité de son bon vouloir, ne peut tout faire. Il faut presque toujours, pour réussir, une action synergique. Or, il faut le dire, presque partout, le concours de ce qu'on appelle « les autorités » vous fait défaut. (*Marques d'assentiment.*)

Vous n'occupez pas dans la commune la place que vous devriez avoir. On vous tolère, on vous respecte, je le reconnais, mais on ne vous aide qu'exceptionnellement. Les Maires, les Conseils municipaux se désintéressent presque partout de ce qui touche à l'école. Et cette indifférence, elle se manifeste de toutes les façons! Qui dans la commune se préoccupe de ce qui se passe à l'École? Comment les commissions scolaires s'acquittent-elles de leurs fonctions? Où en est la Caisse des Ecoles dans presque toutes les communes? (*Applaudissements répétés.*)

Pourquoi cet isolement de l'Instituteur ou de l'Institutrice? Parce que, je vous le répète, vous n'êtes pas encore en puissance de la situation qui vous appartient. On ne se rend pas encore assez compte de la grandeur de votre mission pas plus du reste que de l'étendue de vos responsabilités. Depuis quelques années, vous n'êtes plus en tutelle, c'est vrai, mais la place qui vous appartient est encore tenue par un autre. (*Applaudissements.*)

A vous de montrer par les services que vous rendez qui vous êtes et qui vous devez être! Je vous demande pardon de cette digression et je reviens à la question d'hygiène. J'en demande pardon à monsieur l'Inspecteur d'Académie, mais je sais à l'avance qu'il ne m'en voudra pas des critiques que je puis formuler. Vous recevez des enfants et tout en les plaçant dans une classe bien aérée, bien éclairée, je le veux bien, vous les y tenez deux heures et quelquefois constamment assis! J'ai dit deux heures, monsieur l'Inspecteur d'Académie me dit trois! Croyez-vous que ce soit le moyen de les encourager à aller à l'école? Je ne le crois pas pour ma part. Comment, voilà des enfants qui étaient habitués à remuer, à jouer, à courir et tout à coup, sans transition, vous les forcez à se tenir immobiles pendant des

heures ! Mais c'est absolument contre nature ! Et, puisqu'ils ne sont pas là, je puis bien le dire, il faut que les enfants aient un bon caractère pour ne pas être plus turbulents. (*Applaudissements et rires.*)

A mon avis, cet état de choses doit être modifié.

Déjà, dans la classe même on pourrait faire partout ce qui a été fait dans quelques écoles et en particulier à Méry-sur-Seine où je suis très heureux que mes petits compatriotes puissent en profiter. On pourrait, dis-je, garnir tous les murs de surfaces ardoisées, ce qui permettrait à une division entière d'aller au tableau faire des calculs, des dessins, des exercices de toutes sortes. Cela permettrait au moins aux enfants de faire quelques mouvements, quelques pas et de quitter cette interminable et fatigante station assise.

A ce propos, laissez-moi vous conter brièvement ce qu'il m'a été permis de voir tout dernièrement, c'est-à-dire quelques jours après avoir reçu votre aimable invitation.

Ainsi que quelques-uns d'entre vous le savent, je suis allé en Espagne pour prendre part au Congrès de Médecine qui s'est tenu à Madrid à la fin du mois d'avril. Après avoir travaillé, — car on travaille quelquefois dans les Congrès (*Rires*) — j'ai voulu profiter de l'occasion pour voir l'Espagne. Je suis donc allé en Andalousie. Je vais me permettre de vous faire revivre une de mes journées à Grenade.

Très intelligemment guidés, de très bonne heure nous gravissons la côte toute couverte de lauriers roses et de grenadiers qui mène à l'ancienne maison de plaisance des rois maures et qu'on appelle le Généralife.

De ce Trianon mauresque l'on contemple le plus grandiose et le plus complet des panoramas, cependant que la petite chanson des eaux gazouille le même refrain que du temps des sultanes et que des milliers de roses embaument l'atmosphère. De l'éternel manteau neigeux de la Sierra Nevada, l'œil ébloui va de la merveilleuse et fertile plaine qu'est la Véga de Grenade au faubourg de l'*Albaysin* et au *Sacro Monte*, ce faubourg où s'étalent la ruine et l'émiettement du passé sur lequel « grouille une population qui se soucie peu de l'avenir et qui mendie le présent », le Sacro Monte, où vivent ses habitants troglodytes, c'est à dire des *gitanos* habitant dans les grottes ou plutôt les trous de la montagne. Ainsi que l'a si bien dit notre compatriote Louis Ulbach « c'est là la tanière, la fourmillière des danseurs, des danseuses, des diseuses de bonne aventure, des forgerons, de tous ceux qui travaillent les métaux et qui travaillent aussi dans les poches. » Du Généralife, nous allâmes à l'Alhambra, ce palais qui semble être la demeure du rêve et qui de suite rappelle ces vers de Victor Hugo :

L'Alhambra, l'Alhambra, palais que les génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies
Forteresses et créneaux festonnés et croulants
Où l'on entend la nuit de magnifiques syllabes

Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de tréflés blancs.

Ce palais ! dit Ulbach, d'où l'on sort comme d'une étreinte qui vous a mis le feu dans toutes les veines et qui donne à la bouche, après la fièvre des baisers terrestres, l'appétit des baisers de la Muse !

Dans l'après-midi, après avoir visité la Capilla real, la grande attraction de la cathédrale où sont enterrés les rois catholique Ferdinand et Isabelle, Jeanne la Folle et Philippe le Beau, après avoir admiré les peintures et les sculptures du célèbre enfant de Grenade, Alonzo Cano, nous fûmes conduits sur ce Sacro Monte que nous n'avions vu que de loin et où, avec nos lorgnettes, nous avions aperçu de vieilles femmes mangeant « quelque chose de si imperceptible dans leurs mains décharnées, qu'elles avaient l'air de se manger les doigts ou d'avaler leurs puces. » (*Rires et bravos.*)

Nous entrâmes alors en contact — contact suspect — avec cette population où grouillent des enfants des deux sexes, dans une nudité parfaite, se roulant fraternellement au milieu des chiens, des porcs et des poules. Nous pûmes voir de près, éclairées par le soleil, ces faces bronzées, aux expressions bizarres et dont les yeux toujours brillants passent instantanément de la caresse à la menace. Pénétrant dans une de ces tavernes au risque d'y recueillir de la vermine, nous pûmes étudier le mobilier intime et de plus assister aux danses exécutées au son des mandolines et de voix gutturales par six des plus belles gitanas.

A peine sortis de cette grotte, encore sous l'empire des impressions étranges déterminées par ce spectacle, l'amî qui nous servait de cicerone me dit : « Vous venez de voir l'état primitif, vous allez voir maintenant les mêmes éléments à l'état de civilisation. » Et nous entraînant rapidement en nous faisant suivre un sentier *odorant* de la montagne, il nous conduisit dans une fourmilière d'où s'élevait le son de milliers de voix enfantines. Nous étions dans une école fondée depuis quelques années, sur le versant de la montagne, par un homme que je considère comme un des plus grands parmi les grands pédagogues. Dans tous les sentiers de ce coin, je rencontraî des enfants, filles et garçons, tous gitanos, jouant, s'amusant et *s'instruisant*. Et j'ajoute que tous ces enfants sont polis comme on l'est en Espagne.

À l'étonnement, succéda bientôt l'intérêt, puis l'enthousiasme. Alors que je me demandais de quelle façon on avait pu arriver à ce résultat, comment on avait pu réunir et garder ces enfants si amoureux de leur liberté, de par leur sang, comment on était arrivé à les policer et à les instruire, j'eus la bonne fortune d'être présenté au grand éducateur, créateur de cette école. Il voulut bien m'accompagner et me montrer, avec une modestie charmante, mais non sans fierté, le degré d'instruction de ses élèves et surtout la *méthode*

employée par lui pour diriger la culture de ces enfants. Je pus me convaincre que les petits gitanos, pris au hasard de la rencontre, interrogés devant moi, connaissaient aussi bien que nos élèves des écoles primaires les quatre règles, l'histoire, la géographie, etc... Et tout cela est appris en plein air, car les enfants ne sont enfermés que quand il pleut. Quel est le matériel d'enseignement ? — De la terre, de l'eau, des arbres, de la craie, du charbon et des pierres !

Les enfants n'ont pas d'atlas et ils savent admirablement la géographie ! Devant moi, ils ont immédiatement dessiné l'Espagne avec de la terre unie. Ensuite ils ont, *avec de la terre*, figuré en bonne place les montagnes avec les différentes hauteurs des Sierras. Ils ont simulé les Pyrénées, ils ont accolé le Portugal. Dans un petit bassin contenant de l'eau, il y a une surface qui émerge, cette surface représente l'Espagne, de suite, ils ont conduit, ainsi qu'on le leur demandait, des petits bateaux en bois de Barcelone à Gibraltar. Le calcul se fait à l'aide de pierres, etc...

Mais ce n'est pas tout, il y a là une véritable école professionnelle pour les garçons, et les filles apprennent à faire la cuisine !

Enfin, chose extraordinaire, inimaginable, tous les enfants sont propres ! Faire en sorte qu'un gitano soit propre est un problème dont la solution paraît tout d'abord impossible. (*Rires.*) Eh bien ! le Père Manjon l'a résolu. Comment est-il arrivé à familiariser les enfants avec le contact de l'eau ? Je vais vous indiquer un de ses procédés que j'ai vu employer par lui-même. Il cueillit quelques belles cerises et les jeta dans un grand bassin rempli d'eau très claire, puis choisissant quelques élèves dont la propreté de la figure laissait à désirer, il invita ces enfants à prendre les cerises, mais en défendant absolument l'usage des mains. Immédiatement, toutes les petites têtes plongèrent pour aller à la recherche des fruits ! (*Applaudissements et rires prolongés.*)

En admiration devant cet homme, je me demandais comment il avait pu, lui, prêtre, pénétrer ainsi la nature des enfants, comment il était arrivé à créer cette méthode géniale d'instruction et d'éducation, à trouver ces procédés techniques si ingénieux ! La chose me fut expliquée quelques instants après, quand on m'apprit qu'il n'était prêtre que depuis quelque temps et seulement après avoir appartenu à l'Université pendant vingt-cinq ans. Au fond, c'est un universitaire. (*Applaudissements.*) Quoi qu'il en soit, cet homme est un philanthrope, c'est un apôtre, c'est un génie, et je le salue ici profondément.

Je ne mentirai pas en vous disant que l'impression du soir, l'emporta chez moi sur celle du matin.

Naturellement, je ne demande pas que vous fassiez, institutrices et instituteurs de France, tout ce que fait le Père Manjon à Grenade, mais il semble qu'on peut et qu'on doit emprunter à une méthode d'où qu'elle vienne, ce qu'elle a de bon.

Assurément, le climat de notre pays ne permet pas de maintenir au dehors les enfants toute la journée, mais nos enfants des écoles sont beaucoup trop renfermés. Ils doivent prendre l'air bien plus qu'ils ne le font.

Je ne crois pas, monsieur l'Inspecteur d'Académie, que les règlements s'opposent à la sortie des enfants ! alors pourquoi ne pas multiplier les leçons de choses faites au dehors, et cela dans l'intérêt de la santé des enfants et des maîtres ?

Est-ce que l'arpentage ne s'apprendrait pas mieux dans les champs qu'au tableau ? Est-ce que le système métrique ne serait pas mieux compris sur les routes garnies de tas de pierres que dans la classe même ?

Non, non, à l'heure actuelle, on ne fait pas à l'école ce qui est nécessaire au point de vue de la culture physique.

Je viens de parler de l'air, je pourrais parler également de la propreté. Est-ce dans les familles que les enfants apprennent ou peuvent apprendre ce que doit être la propreté corporelle ? Il est permis d'en douter, en face des résultats fournis par les enquêtes.

Dans une conférence faite à Charleville, M. Sécheret, donnant les résultats de l'enquête à laquelle il s'est livré, cite les chiffres suivants :

Sur cent individus : *deux* prennent des bains dans une baignoire, *dix-huit* se lavent les pieds quand ils changent de chaussettes ; *cinquante-deux* se lavent deux fois par hiver, les pieds seulement ; la figure et le cou tous les samedis ; le cuir chevelu jamais ; *vingt-quatre* ne se lavent rien du tout.

Et Charleville n'est pas très loin d'ici ! (*Rires.*)

C'est donc à l'école que l'enfant doit apprendre ce qu'est la propreté et en contracter l'habitude d'abord, et plus tard le besoin. J'ajoute que si la propreté corporelle est nécessaire chez le garçon, elle est indispensable chez la fille. La propreté minutieuse chez la femme est une qualité aussi précieuse que l'ordre et l'économie.

Je devrais m'étendre sur ce point important et en envisager bien d'autres, mais hélas ! le temps passe et je suis obligé d'abrégé pour vous dire quelques mots de la culture intellectuelle et de la culture morale.

Au point de vue de la *culture intellectuelle*, l'observation démontre que les procédés rationnels doivent remplacer les procédés traditionnels. Il faut et vous devez réagir contre un préjugé dont l'influence est aussi mauvaise pour les élèves que pour les maîtres. Je m'explique.

A l'heure actuelle, il est entendu pour tout le monde et pour les parents en particulier, que tous les enfants doivent apprendre de la même façon et que leurs progrès doivent être régulièrement en rapport avec leur âge. C'est-à-dire par exemple, que tous les enfants de dix ans possèdent absolument les mêmes aptitudes au même degré pour apprendre et pour comprendre.

Ai-je besoin de vous dire que c'est là une erreur colossale ? Ne

savez-vous pas combien les différences sont grandes. N'avez-vous pas constaté maintes fois que tel enfant dont l'attention était nulle, dont la compréhension était absolument inférieure à celle de ses camarades du même âge devenait leur égal ou les surpassait l'année suivante ?

Non seulement les enfants ne sont pas tous également intelligents mais de plus il y a encore ce fait capital, à savoir que ce qui constitue l'intelligence ne se montre pas chez tous les enfants au même moment, que l'évolution intellectuelle varie pour ainsi dire chez chaque individu. Il en est de l'intelligence comme de la taille, comme de la puberté.

C'est donc vous qui devez être les dispensateurs de cette hygiène intellectuelle qui consiste à discerner ce qu'un enfant peut faire ou ne peut pas faire, peut comprendre ou ne pas comprendre de par sa nature et de par le degré de son évolution.

Certes, je ne réclame pas de vous, aujourd'hui, ce qui peut-être sera réalisable plus tard, ce que quelques-uns réclament déjà : l'examen individuel permettant de classer les élèves, non suivant leur âge, mais suivant leur caractère.

Cela est impossible pour le moment, mais je tenais à attirer votre attention sur ce point si délicat et si important de votre mission : l'analyse des aptitudes intellectuelles différentes de vos élèves.

J'aborde maintenant un autre côté de la culture intellectuelle. Il faut aujourd'hui que grâce à cette culture, l'extirpation de ce chien-dent atavique qui se nomme la *superstition*, soit aussi radicale que complète chez tous les enfants qui vous sont confiés. (*Vifs applaudissements.*)

Votre devoir est de débarrasser absolument les générations nouvelles de cette ivraie !

Pour cela, que devez-vous faire ? Tout simplement bannir de leur esprit le *supernaturel*. (*Vifs applaudissements.*) Opposez toujours et partout la raison aux chimères. (*Applaudissements.*)

Chaque chose doit être expliquée aux enfants en ne faisant intervenir quoi que ce soit d'occulte. Je ne veux pas ici aborder les procédés techniques, mais permettez-moi cependant de vous citer un exemple. Rien n'impressionne autant l'enfant que le tonnerre. Je pourrais même dire que le tonnerre impressionne tous les hommes et plus encore toutes les femmes. L'effroi, la crainte succèdent immédiatement à l'éclair et surtout au grondement.

Je ne puis oublier l'épouvante, l'ébranlement du système nerveux de ma mère pendant chaque orage, pas plus, d'ailleurs, que l'habitude qu'avait une de nos voisines, de me faire venir chez elle dès le premier éclair, pour lire l'Évangile, selon saint Luc, afin de détourner les effets maléfaisants du tonnerre. (*Rires.*) Je sais bien que vous ne ferez pas lire l'Évangile à vos élèves pendant les orages, mais ce que je vous demande, c'est de profiter de l'occasion pour leur faire une

leçon de choses des plus intéressantes ; pour leur dire que le tonnerre est produit par quelque chose que l'on connaît, que cette chose, l'homme, par son observation, par son travail, est arrivé à la dompter et à l'asservir. Et, partant de Franklin, vous arriverez au télégraphe et au téléphone en ayant instruit et ravi vos élèves.

En procédant ainsi pour toutes choses, vous ferez de la véritable Pédagogie, et vous tarirez ainsi la source des offrandes à Saint Antoine de Padoue. (*Applaudissements prolongés.*)

Pressé par l'heure, je suis obligé d'abandonner ce terrain pour aborder le troisième et dernier point, que je ne pourrai qu'effleurer, à mon grand regret : la *culture morale*.

Il est dans cette culture une chose dominante. D'une façon incessante, la lutte doit être entreprise sans trêve ni merci contre le *Mensonge*. (*Applaudissements.*) Car, « l'homme est de glace aux vérités ; il est de feu pour les mensonges », et comme je n'ai pas à vous le rappeler, on doit « attacher d'autant plus d'infamie au mensonge que de toutes les mauvaises actions, c'est la plus facile à cacher et celle qui coûte le moins à commettre. » (*Applaudissements.*)

Donc, inspirer à tous les enfants l'horreur, la haine du mensonge, les respecter assez pour ne leur dire que des choses vraies, tel doit être constamment votre but et votre rôle. (*Applaudissements.*)

J'arrive maintenant au chapitre des *devoirs et obligations*.

Que devez-vous faire à ce point de vue ? Imprégner les enfants de ce qui fait la caractéristique de notre époque.

Si nos grands aïeux de 93, si ces Titans Révolutionnaires ont ébranlé le Monde en nous donnant la Charte des Droits de l'homme et en inscrivant sur le drapeau de la Première République : *Liberté, Egalité* ; si les philanthropes de 1848 ont ajouté sur notre beau drapeau tricolore, le mot *Fraternité*, il faut reconnaître qu'un pas immense a été accompli par notre troisième République, en proclamant la nécessité de la **Solidarité**.

Nous vivons à une époque où il est démontré que tous les êtres humains sont solidaires. (*Applaudissements.*)

Montrer aux enfants combien dans la vie, l'action est nécessaire, leur faire comprendre que la liberté de leurs actes a toujours et doit toujours avoir pour limites la liberté des actes des autres, leur expliquer que tout acte bon ou mauvais retentit en bien ou en mal sur tous, telle doit être la base de la culture morale des enfants.

Quand, ensuite, en leur apprenant l'histoire, vous leur direz ce qu'a été l'homme aux temps primitifs, au Moyen-Age, sous la féodalité, sous la royauté, quand vous comparerez l'état présent avec l'état passé, quand vous glorifierez les martyrs innombrables de cette marche, trop lente, mais incessante, de l'humanité vers l'indépendance et le bien-être, alors naîtra fatalement dans leurs jeunes cerveaux, la notion du devoir. A la reconnaissance qu'ils ne pourront manquer d'éprouver pour leurs ancêtres, pour leurs ascendants, se

joindra forcément le sentiment de ce qu'ils doivent à leurs descendants. (*Bravos prolongés.*)

Mais, me direz-vous, et la Religion n'en parlez-vous pas ?

Est-ce qu'il peut exister une morale sans religion ? Est-ce que dans tous nos programmes officiels de morale, il n'est pas question de Dieu ?

Je reconnais que, jusqu'à présent, dans les programmes de morale de toutes nos écoles, il est encore question de Dieu. Malgré tout le respect, toute la vénération que j'ai pour les grands maîtres de l'Université, je ne suis pas, sur ce point, en parfaite communion d'idées avec eux. J'ose penser qu'on peut parler morale sans parler de Dieu. (*Applaudissements.*)

Je vais même bien plus loin, je suis absolument convaincu qu'il est nécessaire de n'en plus parler dans la vraie culture morale. Alors vous allez me dire ce que tant de fois j'ai déjà entendu : vous êtes un *sans religion* et probablement aussi un *sans Patrie* ! (*Applaudissements.*)

Je veux, sur ce point, m'expliquer sans ambages.

Sans Religion, oui je n'admets pour ma part aucune religion révélée. Je ne reconnais qu'une religion, la religion de l'humanité. (*Bravos enthousiastes.*)

C'est la seule qui n'incite pas les hommes à s'entretuer, c'est la seule qui peut et doit les réunir et qui les unira certainement un jour. Celle-là me suffit, car ce n'est pas plus la crainte de l'enfer que celle du garde-champêtre qui m'empêche de m'emparer du bien des autres, de même que si je m'efforce de remplir mon devoir en toutes circonstances, ce n'est point en vue d'une récompense présente ou future. (*Applaudissements.*)

Nous ne nous occupons que de ce qui se passe sur la terre, laissant à d'autres le soin d'exploiter le ciel ! (*Bravos enthousiastes et répétés.*)

Et si j'avais besoin — ce qui n'est pas — d'une preuve pour me démontrer qu'on peut vivre honnête en ne s'appuyant que sur la morale, j'évoquerais le souvenir de mes parents : mon père et ma mère n'avaient que la religion de l'humanité et je n'ai jamais connu de plus honnêtes gens ! (*Applaudissements répétés.*)

Sans Patrie je déclare de suite qu'on peut aimer notre belle France autant que moi, plus?... je le nie ! (*Bravos prolongés.*)

Mais est-ce que cet amour que j'ai pour mon pays, doit me faire considérer tous les êtres humains vivant au delà de nos frontières comme des ennemis ? Est-ce que par ce fait qu'il y a quelques jours j'ai traversé les Pyrénées, j'ai dû considérer tous les Espagnols comme des ennemis ? (*Rires.*) Mais non, partout dans mes voyages, j'ai vu des hommes absolument comme en France. (*Applaudissements.*) Oh ! il y a quelque chose que je n'ai pas vu en Espagne et que je

vois trop souvent en France : je n'ai pas vu un ivrogne! (*Applaudissements.*)

Non, les hommes ne doivent être nulle part des ennemis les uns pour les autres.

Mais je vais vous dire pourquoi j'aime ma patrie. C'est que j'ai appris, c'est que je sais qu'elle est la Patrie des Droits de l'Homme, et au risque d'être traité de chauvin, c'est que je puis dire qu'aucun pays n'a fait autant pour le bien de l'humanité. C'est parce qu'il représente la conscience morale du monde. (*Applaudissements.*)

C'est pour cela que mes enfants comme moi sommes prêts à la défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang! (*Applaudissements.*)

Telle est pour moi la conception *vraie* c'est-à-dire *morale* de la Patrie. Et je suis absolument convaincu que la culture physique, intellectuelle et morale appliquée par vous tous, suivant les données que je viens de vous exposer, nous amènera bientôt des générations nouvelles qui défendront notre Patrie mieux que les générations précédentes. Je ne veux ni Religion qui tue ni Patrie qui vole. (*Bravos.*)

Un mot, Mesdames, s'il vous plaît avant de terminer.

Je dois vous faire un aveu.

Il est probable que l'an prochain vous aurez à remplir un programme un peu plus chargé que celui — si considérable déjà — qui existe.

Je vous disais au début que j'avais eu le grand honneur de faire des leçons dans une école primaire. J'ai eu pour élèves des jeunes filles de 10 à 14 ans, et pendant huit leçons je leur ai parlé de ce qu'il fallait faire pour conserver et développer les tout petits enfants dans les meilleures conditions possibles.

Jamais je n'ai eu un auditoire plus attentif si ce n'est celui-ci. J'ai eu à cette occasion tous les bonheurs.

J'ai vu non seulement combien ces leçons intéressaient les jeunes filles, mais encore j'ai eu comme auditeurs, nombre de Directrices et de Directeurs, nombre d'Inspectrices et d'Inspecteurs, j'ai eu la Municipalité, j'ai eu le Directeur de l'assistance en France, M. Monod, le Directeur de l'enseignement primaire de la Seine, M. Bédorez, le Directeur de l'enseignement primaire en France, M. Gasquet, M. Liard, Recteur de l'Université de Paris, et tous ont bien voulu reconnaître que cet enseignement devrait être donné dans toutes les écoles en France.

Je vous connais trop, mesdames, pour douter de votre bon vouloir, car je sais que dès qu'il s'agit de l'intérêt général, ce n'est jamais en vain qu'on fait appel au dévouement des Institutrices et des Instituteurs laïques.

Mesdames, messieurs, je n'ai plus qu'à vous remercier de la bienveillance avec laquelle vous m'avez écouté. Je vous en suis d'autant

plus reconnaissant que pour la plupart d'entre vous, ce que j'ai dit était connu et par cela même inutile. Mais j'ai tenu à vous montrer, en témoignage de mon estime, de ma sympathie, laissez-moi dire de mon amitié, que je joignais mes efforts aux vôtres, afin de rendre votre tâche plus facile et par cela même, plus complète.

Samedi dernier, à la Sorbonne, dans l'Amphithéâtre Richelieu, faisant une conférence sur les *enfants abandonnés*, j'étais heureux de dire en terminant : Il n'est pas un pays qui ait fait autant pour les enfants abandonnés que la France, et il n'est pas une seule ville qui ait fait autant que Paris. Je voudrais que dans quelques années on puisse dire : Il n'est pas de département en France où les Institutrices et les Instituteurs aient fait autant pour la démocratie que dans le département de l'Aube.

Connaissant les qualités de votre éminent Inspecteur d'Académie, M. Rémond, connaissant votre dévouement et vos sentiments à tous, je suis certain que dans quelques années, cela sera dit justement. (*Bravos enthousiastes et prolongés, triple salve d'applaudissements.*)



